

vaille l'interviewé, mais aussi de l'entreprise ("Nous, chez CPOAC, on..."), de la branche, du quartier, etc.

3) Le sujet est absent du référent élaboré dans son discours, que ce soit en tant qu'individu isolé ou inséré dans un groupe. Ses propos tendent alors à une portée plus générale, de sorte que nous parlerons de NIVEAU PRE-THEORIQUE.

Il convient toutefois de prévenir ici une simplification tentante : les discours relevant de ce niveau ne sont pas nécessairement plus abstraits ni plus notionnels que ceux des niveaux du vécu. Il peut s'agir de constats, de descriptions, etc. éminemment concrets, mais rapportés indépendamment de toute référence à une expérience individuelle ou collective. Bien évidemment, cette forme de discours peut ouvrir à des considérations plus générales, plus abstraites, plus "théoriques", tant il est vrai qu'on peut considérer l'effacement du sujet comme une condition nécessaire (mais non suffisante) à la généralité et à l'abstraction du discours théorique.

### 2.2.3. Connexions

Il s'agit ici de repérer et de classer les "formes d'assemblage des structures de signification". Notre analyse est centrée sur les CONNEXIONS DE CAUSALITES construites par les locuteurs entre les divers objets de leur discours. Nous porterons tout particulièrement notre attention sur les connexions causales dont l'un des termes est l'objet "nouvelles techniques". Nous nous intéressons en effet essentiellement, au sein des représentations, aux relations entre les nouvelles techniques et l'environnement économique et social. Ces relations peuvent être modalisées, c'est-à-dire que le locuteur peut porter une appréciation sur la valeur de vérité de son discours ; concrètement, ces relations peuvent être présentées comme

- un fait (jugement catégorique)
- une possibilité (jugement hypothétique)

- une nécessité (jugement apodictique).

Ainsi, nous distinguons :

a) les relations de causalité simple, où le lien de causalité est évident pour le locuteur : ce dernier porte un jugement catégorique (12) ;

exemple : Les nouvelles technologies créent des emplois.

b) les relations de causalité potentielle, où la causalité est exposée comme une possibilité ;

exemple : Les nouvelles technologies peuvent créer des emplois.

c) les relations de nécessité "mécanique", où le locuteur fait preuve d'un déterminisme certain en présentant la relation comme une nécessité inéluctable ;

exemple : Les nouvelles technologies sont nécessaires à la création d'emplois.

Dans cet exemple, la création d'emplois passe obligatoirement (nécessairement) par les nouvelles technologies.

d) nous avons complété ces trois types de relations de causalité par une relation que nous nommons normative ou déontique. Ici, le locuteur ne se situe plus dans son discours en tant que témoin, mais en tant qu'agent ; il formule un souhait, un ordre ou un conseil dans lequel il fait intervenir au moins deux objets qu'il relie par un prédicat du type "falloir" ou "devoir" ;

exemple : Les nouvelles technologies doivent créer des emplois.

Notons que, dans cet exemple, il y a confusion possible à cause de la polysémie du verbe "devoir". Si nous classons la relation précédente comme déontique, c'est que nous interprétons l'énoncé dans le sens : "il faut que les nouvelles technologies créent des emplois".

Nous l'aurions classée comme causalité potentielle si nous avions interprété l'exemple dans le sens : "Il est possible que les nouvelles technologies créent des emplois".

En fait, dans l'ensemble des textes analysés, la polysémie du verbe "devoir" ne nous a pas causé de grands problè-

mes dans la mesure où le contexte de l'énoncé est fortement éclairant quant au type de relation "pensée" par le locuteur.

Plus généralement, ce type d'expérience nous amène à constater que, dès lors qu'on porte son attention sur des phénomènes de pensée et non sur des phénomènes de langue, on est tout naturellement conduit à constater qu'un même fait peut être exprimé linguistiquement d'une multitude de façons différentes, qu'il existe en d'autres termes des classes d'équivalence d'énoncés "qui renvoient au même référent et en disent sensiblement la même chose" (13).

Imaginons que je veuille exprimer l'idée suivant laquelle c'est la compétitivité économique qui est à l'origine des achats massifs de nouvelles technologies, et que celles-ci sont à leur tour la cause de la croissance du chômage. Je dispose au moins de deux manières de coder cette structure de signification. Soit :

[1] La recherche d'une plus grande compétitivité pousse à acheter des nouvelles technologies. Ces dernières remplacent les personnes et créent du chômage.

[2] Comme il faut être toujours plus compétitif, on achète des nouvelles technologies. Ces dernières remplacent les personnes, donc il y a du chômage.

Les relations causales (peu importe ici leur nature exacte) entre "compétitivité" et "nouvelles technologies", et entre "nouvelles technologies" et "chômage", sont codées comme des relations interpropositionnelles dans [2] ; elles sont donc signifiées par des connecteurs logiques : COMME et DONC. Dans [1], en revanche, ces relations sont codées sous forme de prédicats relateurs : POUSSER A ACHETER et CREER. Soit dit en passant, des faits de cet ordre permettent de se faire une idée des difficultés au devant desquelles on va, lorsqu'il s'agit de mettre en oeuvre des méthodes d'analyse fondées exclusivement sur des critères morphosyntaxiques.

Nous avons donc décidé de réunir sous le terme de "connexions" aussi bien les CONNECTEURS LOGIQUES au sens

usuel, que certains PREDICATS RELATEURS.

## CONCLUSION

Pour terminer, nous aimerions évoquer l'unité d'analyse choisie pour dépouiller notre corpus. Nous avons opté pour une unité relativement fine qui est la PROPOSITION et qui correspond à ce que J. Dubois appelle "la phrase minimale" (14).

En effet, nous considérons que le sens émergeant dans un groupe de phrases ou dans un paragraphe est trop global et sujet à interprétation de la part de l'analyste pour lui conférer une objectivité même relative. Par ailleurs, la relative facilité d'identification de la proposition par des marqueurs linguistiques, et le fait que l'on puisse y repérer un seul thème, un seul mode discursif et un seul niveau de référenciation, tout cela fait que cette unité est d'un usage facile quant à sa manipulation et à son interprétation.

## NOTES

- (1) J.C. Abric et R. Mardellat, Etude expérimentale des représentations dans une situation conflictuelle, *Bulletin de psychologie*.
- (2) M. Godelier, *L'idéal et le matériel*, Fayard, Paris, 1984.
- (3) Pragmatique de la communication selon l'école de Palo Alto.
- (4) Nous signalerons que si nous posons la science comme une représentation de la réalité, le résultat de notre analyse n'est qu'une représentation des représentations des représentations cognitives.
- (5) J. Cosnier, *Les voies du langage*, Paris, Bordas, 1973.
- (6) Basteson, Beaven, Watslawick, *Une logique de la communication*, Seuil.
- (7) J. Cloutier, *Emerecs ou la communication audio-scripto-visuelle*, Presses Universitaires de Montréal.
- (8) E.T. Hall, *L'espace multidimensionnel*, Seuil, et E. Goffman, *Interactions*, Seuil, Coll. Sens commun.
- (9) M.-J. Borel, J.-B. Grize, D. Miéville, *Essai de logique naturelle*, Peter Lang, 1983, p. 29.
- (10) J. Bourquin, L'ouverture d'une conversation familière banale et sa reprise thématique, Contribution à l'analyse du rôle social de l'interaction conversationnelle, *Travaux du Centre de Recherches Sémiologiques*, n° 39, septembre 1981, pp. 58-59.
- (11) M. Canto-Klein, F. Lantier, N. Ramognino, Une analyse sémantique conceptuelle, *Bulletin du CERF*, vol. 16, n° 3, p. 275-287.
- (12) Cela reste vrai même si le locuteur module son assertion en s'impliquant dans son discours par un marqueur du type "je crois, je pense, à mon avis..." (attitudes propositionnelles).
- (13) Frédéric François, "Alors, j'lui dis" ou "nous causâmes", *Le français aujourd'hui*, 1982, pp. 41-47, 45.
- (14) O. Ducrot, T. Todorov, *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Seuil, p. 377.

#### IV. LE POINT DE VUE DES IDEOLOGIES

par Arlette APKARIAN-LACOUT, Pierrette VERGES, Pierre VERGES  
CACES (EHESS-CNRS)

##### 1. LA REPRESENTATION SOCIALE, UNE IDEOLOGIE PRATIQUE ? UN CADRE THEORIQUE QUI DOIT ECLATER

Dans nos précédentes recherches, nous avons renommé la représentation sociale, idéologie pratique (1), parce que nous voulions, d'une part, prendre en charge une perspective sociologique et non psychologique, d'autre part, rendre compte du rapport réciproque des représentations aux pratiques quotidiennes des acteurs sociaux. Les représentations sociales d'un sujet sont faites de savoirs, croyances, idées plus ou moins structurées qui informent les comportements et organisent les discours. Inversement, elles sont remaniées par ces pratiques. Servant de source d'intelligibilité, elles sont une des formes de connaissance et à ce titre peuvent devenir projets, modèles d'action. Elles n'ont pas bien sûr la consistance et la cohérence forcée de la doctrine, aussi sont-elles plus sujettes au bricolage et à la modification par le choc des réalités même si on peut penser que leur noyau organisateur est assez résistant à toute restructuration. Il nous faudra revenir sur tous ces points pour mieux justifier l'existence d'un double processus cognitif et idéologique nous conduisant à une conceptualisation en termes de formes de connaissance prenant en compte ces deux processus.

Notre perspective théorique a évolué depuis nos premières recherches. En effet, nous ne pouvons plus nous contenter de rendre compte de la production des représentations par la seule instance idéologique. Si le concept d'idéologie pratique implique le renvoi au fonctionnement de la société, il apparaît de plus en plus que ce fonctionnement ne peut être réduit à celui des trois instances marxistes. Aussi il nous faut reconstruire un cadre d'analyse qui tienne compte des acquis des dernières années de recherches en matière de modélisation des phénomènes relatifs aux représentations sociales.

### 1.1. Quels cadres conceptuels peut-on proposer ?

Nous devons d'abord constater que les représentations sociales ont acquis un statut dans la sociologie avec P. Bourdieu (2) ; on peut dire que "l'histoire sociale des représentations sociales du monde social fait partie des préalables critiques de la science du monde social". Ces représentations sont pour lui des catégories sociales de perception ayant autant de réalité productive que les comportements. Elles participent de la domination sociale dans la mesure où tout groupe social cherche à imposer sa propre perception, ses propres normes, son projet. Il en résulte des conflits : le champ de conflits auquel cet auteur s'intéresse particulièrement est celui des classements sociaux mais on peut élargir sa problématique à tout autre champ, en particulier celui des représentations économiques. Si la productivité des représentations sociales est évidente, il faut cependant désigner le lieu de leur détermination. P. Bourdieu en relève deux : le politique et l'ethos de classe. Le premier renvoie aux classiques idéologies politiques ; le second nous permet d'élargir un peu les perspectives, non parce qu'il est question de classes sociales, déjà prises en compte, mais d'éthos, c'est-à-dire d'éléments acquis et ajustés aux conditions d'existence,

éléments qui ne peuvent être assimilés aux seules idéologies politiques mais doivent intégrer un niveau proprement culturel. L'"ethos" est un lieu de production inconsciente, une "systématicité objective" que cet auteur différencie de la "cohérence intentionnelle" du discours politique. En cela, il fait de l'éthos un stock de prédispositions et de valeurs implicites et réduit l'idéologique à la seule parole politique voire même à la seule doctrine partisane.

Or, il nous semble qu'il n'est pas pertinent de poser d'une part une opposition conscient/inconscient et d'autre part une division classe sociale/parti politique. L'idéologie est plus qu'une somme de doctrines politiques, elle fonctionne comme discours circulant et comme instance. Et l'Ethos n'est pas seulement inconscience et valeurs implicites, mais culture donc cadres de connaissances et pratiques spécifiques.

A. Touraine distingue lui aussi le plan idéologique et culturel : "Modèles culturel et idéologique ne sont jamais donnés séparément ; il est indispensable de les démêler pour échapper au choix ruineux et impossible entre l'appel des valeurs autour duquel s'organisent le consensus et la dénonciation d'une manipulation idéologique" (3). Cet auteur fait du modèle culturel un des piliers de sa problématique en lui attribuant des fonctions d'orientation et de création. Il y a alors d'un côté les idéologies produites par les classes sociales et, de l'autre, le modèle culturel, c'est-à-dire un langage commun, enjeu du conflit de classe, mais référence obligatoire pour tous. Il nous paraît difficile de faire du modèle culturel un point fixe commun à tous. Autant il peut être un enjeu, autant il renvoie pour de larges pans à chaque classe sociale car elles ne produisent pas seulement une idéologie mais aussi des éléments culturels spécifiques ancrés dans leur propre histoire et mémoire.

Les historiens se sont plus particulièrement penchés sur cet aspect, c'est-à-dire sur l'émergence d'un modèle culturel au sein du débat idéologique et sur sa pérennité pendant toute une période. Ils parlent alors de mentalité,

la définissant comme phénomène collectif (représentation partagée) et non conscient (ayant des aspects psychologiques et psychosociologiques). L'intérêt de leur approche est dans le dialogue des temporalités : celle de l'idéologie qui est de l'ordre du court terme (celui du débat socio-politique) et celle du long terme de la mentalité (4). Dans cette articulation, certains éléments de l'idéologie tendent à devenir des valeurs pérennes par leur appartenance à un modèle dominant. Mais cela ne se passe pas sans une résistance des autres idéologies mais aussi des modèles culturels en place. Ainsi, comme l'a montré G. Duby (5), le modèle de la "trifonctionnalité" qui est apparu dans une période de mutation sociale, a dû attendre deux cents ans pour s'imposer. Entre le moment où il fut pour la première fois énoncé et le moment où la domination des nobles sur les clercs en fait un instrument juridique (celui des trois ordres) il y a le long processus d'émergence de la royauté. Ensuite, ces ordres stabiliseront la société pour cinq cents ans.

Si nous ne prenons pas en charge le côté "inconscience" de l'analyse des mentalités par les historiens, il nous semble au contraire que ce jeu des temporalités est essentiel pour fonder la distinction entre un plan idéologique et un plan culturel. En effet, il permet une interprétation en termes de relative permanence et de mutation à l'occasion d'un changement social, dans notre cas, celui lié aux nouvelles technologies, et la spécialisation de chacun de ces plans dans les représentations sociales.

L'IDEOLOGIE permet la mise en perspective des discours au regard du débat social actuel, c'est-à-dire du discours circulant sur les nouvelles technologies. L'acteur se positionne dans ce discours circulant et produit le sien propre. Pour le produire, il met en valeur les éléments auxquels il tient et il tente de nier les différences de point de vue qui apparaissent dans ce discours circulant. Il cherche à clôturer son caractère ouvert, ambivalent, comme l'indique bien R. Kaès (6), produisant ainsi d'une part justifications et rationalisations et, d'autre part, une

suture entre le sociétal et l'intra-psychique (nous n'aborderons pas ce dernier point).

Le ~~CULTUREL~~ est plutôt actualisation d'éléments constitués à des moments historiques plus ou moins antérieurs. Ainsi, nous avons pu analyser le discours économique sur l'argent comme relevant d'une pensée économique associée à un état passé de l'économie. Cette histoire actualisée est d'abord mémoire, une mémoire qui sert de guide pour tout acteur social. Mais au-delà de la mémoire des événements, ce sont des modes d'interprétation que nous puisons dans l'histoire. Mesure-t-on la valeur économique au profit, à l'utilité, au juste prix, au don ? autant de modèles parmi d'autres de rationalité économique que nous a légués l'histoire et que nous actualisons plus ou moins selon les objets, les situations et notre place sociale. Le culturel est alors, pour nous, un ensemble de "MATRICES D'INTERPRETATION" auxquelles le sujet fait appel.

Jusqu'à présent, nous avons surtout mis l'accent sur le fonctionnement des niveaux symboliques, or, il ne faut pas oublier le caractère "pratique" du concept nous permettant d'analyser les représentations sociales : l'idéologie pratique. On peut prendre en compte la pratique de deux manières : elle est dès le discours mise en récit ("récit de pratiques" (7)), elle est ensuite comportements liés à la situation matérielle et sociale du sujet. Ce dernier aspect nous conduit à une analyse de la situation objective des sujets : nature du poste de travail, questionnaire sur sa situation professionnelle et familiale. Il y a là matière à une analyse des déterminations par la place du sujet dans le système social de production. Mais il nous faut aussi porter une attention particulière aux récits que le sujet nous donne de sa pratique. En effet, il n'est pas rare de voir le sujet décrire ce qu'il fait ou a fait. Ce "récit de pratiques" met l'accent sur le temps, l'espace, le corps, la thématique n'y est pas abstraite, mais au contraire pleine de sensations, de perceptions pouvant être valorisées. Nous ne

prenons pas ces récits pour des descriptions "objectives" de la réalité mais comme le lieu de l'inscription d'une détermination qui n'est pas immédiatement idéologique ou culturelle. Bien sûr, ces récits sont produits au travers des filtres de méconnaissance-connaissance et de justification propres au sujet mais ils n'en sont pas moins révélateurs d'un impact de la pratique sur les représentations, et d'un mode de connaissance et de description non symbolique ayant son propre mode de fonctionnement.

Ayant défini un début de problématisation, il convient de la situer en négatif et positif relativement à des visions connexes ou à des explications différentes des représentations économiques.

## 1.2. Les caractéristiques d'une possible problématique

Nous distinguons trois niveaux de déterminations des représentations économiques : la pratique, l'idéologique et les matrices culturelles d'interprétation. Elles ont en commun de s'exprimer dans le discours donc de travailler sur des significations. Or on affecte le plus souvent ce travail d'un certain nombre de qualifications : occultation, assujettissement, imaginaire, fausse connaissance, actualisation d'un stock préconstruit... Nous voulons nous en démarquer car elles conduisent à une vision négative traitant de sujets comme produit et reproduisant, sans possibilité de production propre. Or, cette conception est battue en brèche de toutes parts : S. Moscovici (8) montre comment l'analyse de la conformité aux normes (contrôle social) doit faire place à une analyse de l'influence sociale où les minorités ont aussi leur place. Il en conclut que l'influence n'est plus la conséquence du pouvoir mais qu'elle a une certaine autonomie. De même, la linguistique quitte un modèle de l'adéquation aux normes grammaticales pour poser la production énonciatrice des locuteurs. La liste des domaines touchés par cette mutation est longue et pourtant il faut

encore se défaire des vieilles habitudes.

Pour nous l'idéologie n'est pas essentiellement une falsification visant à occulter le pouvoir car, en disant cela, on met l'accent sur la seule fonction politique de l'idéologie ignorant le champ complexe du rapport de l'expérience sociale à la représentation. Il convient de dépasser les idéologies - doctrines politiques devenant appareil aux mains du pouvoir - pour affirmer le paradoxe d'une fonction de connaissance.

Mais cette fonction de connaissance est souvent qualifiée de méconnaissance. On lui oppose la connaissance scientifique et on la pose comme son envers, postulant une alternative vrai-faux. De la même manière qu'il nous a fallu préciser la place secondaire du fonctionnement politique de l'idéologie, il nous faut affirmer la nature double de connaissance-méconnaissance de l'idéologie pratique en modifiant un peu la position d'Althusser, c'est-à-dire en ne faisant plus de la connaissance scientifique la norme de la représentation. Cette dernière est, pour nous, une forme de connaissance à part entière d'une nature très différente de celle de la science : elle ne découpe pas le social en champs, elle raisonne par ressemblance, elle produit un vraisemblable pour convaincre (soi ou un autre).

On a qualifié d'imaginaire cette connaissance ; or, il semble bien que cet emprunt à la psychanalyse doit être modulé. Il faut l'entendre comme une représentation symbolique "dont la matérialité et l'efficience sont celles du signifiant" (9). Il nous faut alors laisser à d'autres le soin d'analyser le fonctionnement imaginaire des signifiés et nous préoccuper seulement du jeu des signifiants. La question de savoir si le sujet est conscient ou inconscient tombe alors et la représentation sociale s'analyse seulement dans l'espace du fonctionnement des signaux, signes et symboles.

Ici, un dernier obstacle doit être levé. Il ne nous est pas possible de concevoir la représentation comme une simple

organisation cognitive car elle doit être articulée à la société et à l'histoire. Elle est en effet, d'une part ancrée dans le conflit social, dans les divisions sociales tant par sa nature culturelle (nous parlons de culture de classe) que par sa nature idéologique. Elle est d'autre part située historiquement et même actualisation de formes de pensée remontant à des moments historiques étagés dans le temps. Les temporalités à l'oeuvre dans les représentations économiques peuvent être fort longues au point qu'il est possible de ne plus retrouver les conditions exactes de production de tel ou tel thème ou modèle. Cependant, si nous acceptons qu'il puisse y avoir un complet effacement des conditions de production de ces modèles, nous refusons qu'il soit transformé en une intemporalité. Il serait commode alors de parler de mentalité comme les historiens (une production sociale non consciente, sans auteur identifiable (10), mais nous essaierons de ne pas le faire car ce serait privilégier le long terme sur le rapport long terme-court terme qui nous paraît le point de passage obligé du changement social corollaire des mutations technologiques.

Au terme de cette tentative de définition, nous pouvons poser un cadre d'analyser des représentations économiques.

1. En tant que forme de connaissance, elles ont à la fois :

- organisations de thèmes ;
- modèle cognitif assurant un fonctionnement sémiotique, une manipulation des significations.

2. En tant que représentations sociales, elles sont à la fois :

- récits de pratiques ;
- participantes du discours social circulant, visant l'influence ou le pouvoir à travers un fonctionnement d'idéologie pratique ;
- matrices d'interprétation mettant en place un cadre culturel de connaissance et de comportement ;

Le premier point nous permet de nous articuler, pour une analyse de discours, aux théories de l'argumentation de l'école de J.B. Grize, qui cherchent en effet une organisation de signifiants (classes-objets et schématisation) et se propose de décrire les modèles de logique naturelle (construction par le sujet de la vraisemblance du discours).

Le second point nous permet de mettre en place une recherche sur les lieux et les modes de production des représentations économiques. C'est ce qu'il convient maintenant de développer.

## 2. LE REPERAGE D'UN FONCTIONNEMENT IDEOLOGIQUE

Faisant l'hypothèse d'une instance idéologique ayant son mode autonome de fonctionnement, il faut nous interroger sur les traces de ce fonctionnement dans les discours. Dans le langage courant, on dit facilement que tel propos est idéologique, dans la littérature sociologique ou psychosociologique, on pose que certains modes de raisonnement, certains types d'engagement du sujet dans sa parole dénotent un fonctionnement idéologique. Nous verrons que s'il faut tendre à le mettre à jour, ce fonctionnement ne se donne pas à voir immédiatement. En effet, toutes ses caractéristiques ne sont pas traduites de manière bi-univoque par des formes rhétoriques particulières.

Les textes sur l'idéologie sont fort divers. Aussi peut-on la décrire de plusieurs manières. Elle est d'abord une représentation plus une passion, en posant cela, l'accent est mis sur le côté affectif et sur les motivations qui animent le sujet. Cette "passion" devrait s'exprimer par la valorisation de certains thèmes, l'engagement du sujet dans son discours, comme on le voit dans cette phrase à propos des nouvelles technologies : "Je pense que ça peut apporter des améliorations ça c'est sûr et certain" ou encore, cette

phrase d'un ministre communiste (23.12.1983) : "Une nouvelle figure de la classe ouvrière émerge, petit à petit. Son travail sans nier la valeur de celui des O.S. est plus qualifié, plus intellectuel ; il doit être plus impliqué dans la gestion". Malheureusement, toute valorisation dans un entretien ne peut être prise pour une trace de l'idéologie. On peut en donner un exemple avec cet entretien (201-1) : "C'est quand même un bon point, on a moins de risque d'erreur mais il y a quand même un travail d'adaptation qui n'est pas toujours évident". Dire qu'une représentation devient idéologique lorsqu'elle est passion (valorisation, modalisation) ou action (performatif) suppose qu'il existe un état neutre de la représentation. Cela ne peut être un guide d'analyse de discours car aucune théorie ne peut désigner cette expression neutre.

On peut aussi dire que l'idéologie se lit dans les justifications et rationalisations que le sujet avance pour étayer ses idées. Cette forme argumentative reflèterait un processus d'accommodation du sujet à l'implication que la société et le pouvoir font peser sur lui, ou encore un processus d'intériorisation des valeurs (11). Mais là encore, le rapport entre fonctionnement idéologique et forme discursive n'est pas bi-univoque. On peut exprimer une position idéologique sur le mode de l'évidence ; les ancrages sont autant que les justifications une trace de l'idéologie. Inversement, on peut avoir un discours très étayé non immédiatement interprétable en termes idéologiques comme le montre l'entretien 105-1 pris comme exemple au chapitre III.2 : "Non pour moi, les nouvelles technologies n'ont pas changé le travail, parce que j'ai toujours fait ça...".

Il est encore possible, en référence au procès de domination sous-jacent à l'idéologie, de repérer dans les entretiens toutes les marques du pouvoir. Ceci se fait par l'analyse des sujets et des anaphores : de "le patron nous a

imposé..." à "on nous demande de...", il y a toute la gradation des personnels-impersonnels. L'effacement partiel du détenteur du pouvoir pouvant être l'ultime ruse de l'idéologie. Mais ici nous voyons bien que nous ne parlons plus d'un fonctionnement de l'idéologie mais d'un thème possible du discours idéologique : celui de la dénomination-dénonciation du pouvoir et de la domination.

Alors faut-il abandonner toute idée de repérage d'un fonctionnement idéologique et se retourner vers les marques thématiques faisant référence au discours circulant ? Peut-être, mais encore, nous affirmons toujours qu'il existe un rapport entre forme discursive et contenu, même si nous ne pouvons poser a priori ce rapport. Il ne se dévoilera à nous qu'au terme de la recherche dans l'articulation que nous effectuerons entre les formes argumentatives mises en évidence par l'analyse du C.d.R.S. et les contenus idéologiques que nous aurons repérés. C'est par la synergie de nos deux approches que le fonctionnement idéologique du discours peut être appréhendé.

Ce parti pris nous conduit à répertorier dans les entretiens l'apparition de certains thèmes, ou plus précisément la thématique du développement des nouvelles technologies dans le discours circulant de notre société. Précisons de suite que nous ne visons pas une analyse de contenu mais une manière de transformer en base documentaire notre corpus. Il convient ensuite de rassembler les textes ayant même contenu pour repérer leurs convergences ou leurs formes argumentatives, il convient encore de montrer le "bricolage" qu'effectue chaque sujet à partir d'éléments pris dans une ou plusieurs composantes du discours circulant. Pour établir cette carte thématique, nous nous référerons à une analyse a priori du champ de représentation du changement technologique et nous le confirmerons par l'analyse des discours syndicaux et patronaux effectuée par l'IRPEACS (12).

Nous partirons du caractère multiple de la représenta-

tion économique : elle est économique, politique et sociale. Les nouvelles technologies y sont respectivement représentées par trois figures propres à chacune de ces dimensions : la rentabilité, le pouvoir de les mettre en oeuvre, les conditions de travail. On ne peut, à ce point de la recherche, décrire dans le détail ce champ thématique ; il est cependant possible de l'organiser de manière significative autour de deux processus, l'un propre au fonctionnement de l'idéologie : l'existence d'une idéologie dominante et d'une contre-idéologie ; l'autre propre au fonctionnement du discours : l'effacement de l'élément central organisateur du champ thématique. Cet effacement n'est pas pour nous immédiatement une marque du fonctionnement idéologique mais seulement une possibilité de dérivation dans ce champ. La grille de lecture de nos textes peut alors prendre la forme suivante :

a) La rentabilité économique :

a1 : idéologie dominante : le profit :

- expression d'une règle de rentabilité, de la nécessité d'un profit
- la compétitivité ou les contraintes de la concurrence
- la productivité ou la modernisation nécessaire.

a2 : contre idéologie : la mise en cause du profit

- le caractère anormal ou exorbitant du profit du patron et la demande de partage des bénéfices
- le rendement corollaire de la rentabilité
- la baisse de qualité des nouveaux produits.

L'effacement du profit se fait en mettant en avant le marché ou la technique d'où la chaîne : rentabilité, compétitivité, productivité. De même, sa remise en cause passe par les modifications du rythme de production et du produit (celui-ci est souvent identifié aux nouvelles techniques) d'où la chaîne bénéfice, rendement, qualité.

## b) Le pouvoir économique :

## b1 : idéologie dominante : les décisions patronales

- la décision de mise en place des nouvelles technologies et son corollaire le pouvoir de donner ou retirer un emploi
- les contraintes ou conséquences de leur mise en place
- le caractère inéluctable de leur apparition.

## b2 : contre-idéologie : le contre-pouvoir (syndical)

- défense de l'emploi face aux restructurations
- contrôle de la mise en place des nouvelles technologies
- mise en cause de la dépendance de l'ouvrier (il n'a pas droit à la parole, il ne trouve pas d'emploi...).

On a dans les deux cas un effacement du décideur (patron et syndicaliste), il est remplacé par le système (de contrainte, de contrôle) ou par la fatalité sociale (l'inéluctable progrès et le statut socio-économique des travailleurs).

## c) Les conditions de travail :

L'évolution des conditions de travail est au coeur du débat sur l'impact des nouvelles techniques, au-delà de son caractère positif ou négatif cet impact est aussi une mutation des formes de travail : qualification et cadence. Les nouvelles technologies permettent-elles au travailleur d'acquérir une autonomie dans son travail (n'a-t-on pas comparé l'ouvrier contrôleur de processus à un pilote de ligne (13)). Visent-elles la disparition du travail répétitif et l'obsession des cadences.

Nous savons combien toute grille thématique est sujette à caution et combien il faut se prémunir contre un usage statistique (comptage) de ses catégories. Nous savons aussi que l'idéologie ne peut s'y réduire car son fonctionnement est aussi sinon plus important que son contenu. Mais nous avons été contraint de recourir à cette clé d'entrée dans les discours par le refus d'identifier fonctionnement discursif et fonctionnement idéologique et aussi par la nécessaire spécification de l'idéologie à notre objet nouvelles technologies. Or, cette spécification ne peut se faire qu'en termes de contenu. Nous avons d'autre part constaté l'impossibilité d'identifier certaines procédures argumentatives (relevant d'une logique naturelle) et le fonctionnement idéologique. Leur mise en rapport ne peut être faite qu'au terme de la recherche.

### **3. L'EXISTENCE DE MATRICES CULTURELLES D'INTERPRETATION**

La définition de cadres de pensée dont les conditions de production socio-historiques ne sont plus du tout d'actualité, et qui ne font plus l'objet d'un débat social sauf peut-être chez les scientifiques, nous est apparue essentielle. Ces cadres permettent la prise en compte d'une profondeur historique dans le système des déterminations des entretiens. Ils indiquent l'existence d'une dimension qui n'est pas de l'ordre du débat politique, mais de l'ordre de la société et de son organisation en classes sociales. En effet, si l'idéologique peut être référé à un petit nombre de lieux de production associés à la caisse de résonance et de transformation du discours circulant, les matrices d'interprétation sont, elles, ancrées dans une mémoire collective transmise par tout un ensemble d'appareils (école, famille, église, mouvement associa-